

À cette époque-là, j'allais beaucoup au Maroc. Au moins quinze jours par mois. J'ai eu un palais à Marrakech en 1966. Je connaissais un chérif éminemment fréquentable. Il faut dire qu'il buvait au petit déjeuner une bouteille de whisky quasiment cul sec et, à partir de ce moment-là, plus personne ne comprenait ce qu'il disait. Un jour, avec une élocution hasardeuse, il m'a dit : « Je vais te donner un palais. » J'ai cru que j'avais mal compris, mais non, il l'a fait. J'ai donc eu cette immense maison que j'ai immédiatement peuplée de gazelles et de paons. J'avais fait venir là-bas par bateau une Lamborghini Miura jaune. Quand j'arrivais à l'aéroport, on prévenait le frère du roi, qui rappliquait tout de suite pour m'emprunter ma caisse et aller se balader avec dans la région. Tous les flics étaient au courant. Ensuite, quand c'était moi qui conduisais, comme c'est une voiture très basse et qu'on ne voit pas qui est au volant, ils se mettaient tous au garde à vous quand je passais devant eux. Là-bas, j'ai rencontré Jean Bauchet, qui avait ouvert l'hôtel Es Saadi. La première fois que je l'ai vu, il m'a demandé : « Vous me reconnaissez ? » Je lui ai répondu que non ; il est parti fouiller dans ses affaires et est revenu avec une photo de lui en pagne au milieu de lianes. Ça ne me parlait pas beaucoup plus. Il m'a alors expliqué que pendant des années il avait fait Tarzan dans les cirques. Il avait ensuite dirigé le Moulin Rouge, le Lido, le Casino de Paris avant de s'établir au Maroc. Il voulait absolument que j'épouse une de ses filles. Les trois étaient charmantes. Un jour, je lui ai annoncé que je devais quitter Marrakech pour aller en France faire la promotion de mon nouvel album dans une émission de télé animée par Guy Lux.

Et moi, et moi, et moi

Je n'en avais pas vraiment envie, j'étais bien là-bas. Il a appelé un ministre, qui m'a dit : « Tu es bien au Maroc ? Tu restes au Maroc. On s'en occupe. » C'est devenu, bien malgré moi, une affaire d'État. Trois ministres sont intervenus auprès de la maison de disques, de la télé, de tout le monde pour que je n'aille pas chez Guy Lux. Les gens de chez Vogue l'ont très mal pris. À tel point qu'ils m'ont fait un procès. Ils me demandaient une somme énorme en dommages et intérêts sous prétexte que j'avais saboté la promotion. Quand on a lu l'acte d'accusation dans la salle d'audience – « L'artiste a refusé d'aller chez Guy Lux » –, le juge s'est marré et tout le tribunal est parti d'un fou rire. Finalement, c'est moi qui ai gagné, et la maison de disques a été obligée de me verser des ronds.

J'ai rencontré des gens merveilleux à Marrakech. Comme Aziz Abelfta, qui avait un magasin dans les souks et m'offrait des tapis, des meubles, des lampes pour la maison. Il a organisé pour moi des fêtes fabuleuses, tous les délices de l'Orient en une soirée. Quand un mec agit comme ça ici, tu te poses très vite des questions, tu attends le retour de bâton, le jour où il va commencer à te demander des services, la monnaie de sa pièce. Là-bas, non. C'était désintéressé, ça venait vraiment du cœur. J'ai connu beaucoup de Marocains comme ça. Bon, pas tout le monde, c'est vrai. Un jour à la piscine de l'Es Saadi, je rencontre un type adorable, qui commence par me demander un autographe pour sa fille.

Désinvolte, dilettante et provocateur ?

On sympathise assez vite. Il me confie qu'il tient une boîte de nuit près de Marrakech et m'invite bien sûr à passer y boire un verre quand je veux. Pourquoi refuser ? Je lui dis que j'y passerai le samedi suivant. Lorsque je suis arrivé, il y avait une foule en délire qui m'attendait. Le mec avait placardé dans sa boîte des affiches : « Samedi, en exclusivité, concert de Jacques Dutronc ». Des musiciens du cru étaient installés sur scène. C'était plein à craquer. Pour me défilier sans me faire lyncher, j'ai dû piquer une djellaba qui traînait, je l'ai enfilée dans les chiottes et le me suis tiré ni vu ni connu. Malgré cela, la vie était plutôt belle et douce à Marrakech. Quelques années plus tard, mon pote Gérard Lanvin y a trouvé sa place. Et j'y serais sans doute resté moi aussi si Françoise ne m'avait pas fait connaître la Corse.

Dans ce film, Pialat a filmé la vision interne d'un artiste qui doit crever, trois mois plus tard, seul. Personne ne le connaît. Il ne sait pas lui-même qui il est. C'est un Van Gogh sans oreille coupée, c'est-à-dire sans clichés. Ce n'était même pas la vie de Van Gogh : à la rigueur, on aurait très bien pu ne pas me voir du tout. Au début, Maurice m'a même dit que je pourrais peut-être garder mes lunettes. On oublie presque le peintre et la peinture. L'idée, c'était de montrer, dans un petit village, la vie d'un gars ordinaire, qui perd pied et qui s'enfoncé. C'est presque un documentaire sur la mort de n'importe qui. Il aurait pu filmer le cafetier ou un artisan du village, ça aurait été pareil. Le public croyait assister à la vie d'un génie, pas à la mort de leur plombier.

*

Pialat trouvait que le perfectionnisme et le je-m'en-foutisme, contraires en apparence, étaient identiques, ou avaient la même source : le sentiment que l'on n'atteindrait jamais et, de loin, l'objectif esthétique que l'on s'était fixé. Malgré tout, j'ai travaillé comme un fou pour ce film. Le tournage a duré huit mois. J'ai perdu douze kilos. Les journalistes en ont conclu que j'étais subclaquant. Dix fois, ils ont annoncé ma mort. Sur ma tombe, il faudra écrire : « Encore ! » Ce rôle ne m'a donc pas rapporté seulement un César, mais le cancer, la polio, le sida et la tuberculose. Voilà ce qu'on dit de vous quand vous travaillez dur. En France, les rumeurs deviennent bien vite des tumeurs.

Et maintenant, vous faites quoi dans la vie ?

Un jour, au bar du Hilton, alors que je buvais une Badoit, le barman allume la radio :

« Jacques Dutronc est mort. »

De quoi, je n'en savais rien.

Le barman me regarde bizarrement, il y croyait presque. Je l'ai rassuré, je lui ai garanti que c'était faux.

Mon père m'a appelé :

« Mais enfin, Jacques ! Tu me l'aurais dit si tu étais mort ! »

En fait, ma mère et lui étaient scandalisés ; Françoise aussi. Comme j'étais obligé de démentir, on m'en voulait un peu.

« Mais je ne vous ai jamais dit que j'avais une leucémie... »

— Ah oui, mais il y a eu tromperie, alors...

— Bon, écoutez, je veux bien essayer d'avoir une cirrhose un peu plus tard, mais je ne vous promets rien... »

Cependant, c'est vrai, avec le sevrage, je n'étais pas au mieux de ma forme sur *Van Gogh*. La caravane était accrochée à mon van, comme ça je pouvais la décrocher, et fuir, partir quand je voulais. Je ne sais pas si ça se voit, ou si ça sert le rôle. En tout cas, ça m'a valu beaucoup de compliments.

« Toi, le feignant, m'a dit Rochefort, tu m'as bluffé. Pour qu'un acteur fasse ça... »

En réalité, on m'a avant tout félicité d'avoir survécu à un tournage avec Pialat. J'avais tenu le coup. On m'a même donné un César pour ça. Ce qui n'a pas plu à Maurice, qui n'en a reçu aucun, parce qu'il a pensé qu'on me l'avait donné *contre* lui. Sa Palme d'or à Cannes pour *Sous le soleil de Satan* ne le consolait pas.

À la sortie de *Van Gogh*, Maurice m'a vomi dessus, surtout quand j'ai eu le malheur de défendre le film. Et plus je le défendais, plus il gerbait. Un jour, j'allume la télévision, je tombe sur lui :

« Dutronc est très mauvais... »

C'était bien possible. Je l'ai appelé.

« C'est Jacques. »

Et il m'a raccroché au nez. J'ai entendu le téléphone retomber sur le combiné, comme une guillotine. Pourtant, je n'avais rien à lui demander, ni à lui proposer.

La dernière fois que Françoise l'a vu, c'était dans un restaurant. Il est arrivé vers elle presque à genoux, il a fondu en larmes en disant qu'il avait été odieux avec moi et qu'il le regrettait. Elle lui a répondu qu'il n'y avait pas de problème, que je l'aimais toujours autant. Elle aurait peut-être dû dire le contraire, pour lui faire plaisir. J'aurais voulu m'entendre mieux avec lui, mais je ne sais pas si quelqu'un s'est jamais bien entendu avec lui ; il était né pour ne s'entendre avec personne parce qu'il était d'abord en guerre contre lui-même – il se méprisait trop pour ne pas mépriser les autres.

Je suis sorti de ce tournage vidé, essoré, et peut-être aussi fier d'avoir tourné avec Pialat, et de lui avoir *résisté*, que du film lui-même. J'ai vu *Van Gogh* trois fois, depuis, et je l'ai chaque fois trouvé très beau.

*

Tournées générales

Avant, j'avais besoin de ce que Françoise appelait ma « cour des miracles » – mes potes toujours autour de moi. C'est vrai qu'on a bien rigolé ensemble. Je me souviens d'avoir acheté un des tout premiers magnétoscopes. Mon grand plaisir, c'était d'enregistrer « Des chiffres et des lettres », puis de repasser en différé l'émission de la veille en planquant le magnétoscope derrière la télé. Mes potes, pensant que c'était du direct, étaient impressionnés par la vitesse à laquelle je trouvais les réponses, bien plus vite que les candidats. On m'admirait à peu de frais ! C'était une espèce de folie idiote. Mais comme l'écrit si justement Blaise Pascal : « Les hommes sont si nécessairement fous que ce serait être fou par un autre tour de folie de n'être pas fou. » Parfois, j'avais l'impression de tenir un asile. Certains arrivaient parfaitement normaux et, personne n'a jamais su pourquoi, se mettaient soudain à virer et à devenir totalement borges. Il m'arrivait de porter une blouse blanche. J'avais une collection de camisoles pour les cas extrêmes. J'ai souvent envoyé une ambulance plutôt qu'un taxi chercher des potes à l'aéroport de Calvi. On appelait ma maison « la clinique ». À juste titre. Je pouvais en toute tranquillité y laisser sévir ce trouble mental qui m'afflige depuis mon plus jeune âge, le « syndrome Witzelsucht » (de l'allemand witzelh, « blaguer », et sucht, signifiant « addiction/désir ardent »). Définition officielle : « Lésion neurologique rare caractérisée par une tendance à faire des jeux de mots incessants et des blagues déplacées ». Ma lésion d'honneur, en somme. Ma façon de regarder les choses en farce. Incurable, enfin j'espère. J'y ai souvent rempli des verres, à la clinique, bien sûr, mais c'était moins souvent pour s'enivrer que pour prolonger de beaux moments.

Et moi, et moi, et moi

Quand quelqu'un commençait à regarder sa montre, à dire qu'il avait du travail, que sa femme l'attendait... un autre verre permettait de relancer la donne. Un bon moment, ça n'a aucune raison de s'arrêter. Il faut boire quand on est heureux, et surtout pas pour être heureux, ce qui est un piège.

De tous mes potes, le personnage le plus important a toujours été le silence. Pour être des nôtres, il fallait savoir se taire quand personne n'avait envie de parler. L'amitié, c'est davantage des gestes que des paroles. Pas besoin de grandes déclarations. L'amitié se voit. On a des yeux pour entendre, comme les aveugles ont des mains pour voir. Si j'aime le silence, c'est aussi parce que les gens n'écoutent que rarement ce que vous dites vraiment. À combien de sommeliers qui s'échauffaient un peu ai-je dit que je trouvais leur vin « très bien garé ». Ils étaient toujours d'accord avec moi. Sur la dernière tournée, un soir de relâche, nous avons dîné à Annecy. Restaurant ultra-classique, rien n'avait bougé depuis 1977, j'adore. À la fin du repas, je vois arriver un chariot à fromages de six mètres de long, poussé par un homme en habit traditionnel, avec une espèce de béret écrasé et une cloche autour du cou. Il s'arrête à ma hauteur.

« Monsieur, vous prendrez du fromage ?

— Ce serait avec plaisir, mais je ne peux pas, je conduis.

— Ah, pardon ! »

J'adore ce « Ah, pardon ! ».